

REVUE INTERNATIONALE DE PHILOSOPHIE

Secrétaire de rédaction : Michel MEYER
143, avenue Adolphe-Buyt 1050 Bruxelles

Numéros parus en 1978 :

Philosophie, psychiatrie et antipsychiatrie
Rousseau et Voltaire
Martin Buber

Notre dernier numéro est consacré à

la nouvelle rhétorique

(Articles de : C. Perelman, H. Zyskind, W. Kluback
et M. Becker, F. Jacques, R. Barilli,
L. Olbrechts-Tyteca, L. Apostel, G. Haarscher,
A. Robinet, M. Meyer, S. Van Noorden, C. Vasoli,
E. Griffin-Collart, M. Manelli, H.-G. Gadamer,
D. Raphael, J. Wroblewski, G. Tarello, P. Foriers.)

Prochains numéros :

Hobbes
Frege
La philosophie des sciences

LES ÉTUDES PHILOSOPHIQUES

Revue trimestrielle publiée avec le concours du C.N.R.S. et des Universités de Provence, Bordeaux, Dijon, Grenoble, Montpellier, Nice, Reims et Tour

PHILOSOPHIE POLITIQUE

Janine CHANTEUR : Désir et communauté politique selon Jean-Jacques Rousseau	129
Jean-Philippe GUINLE : Réflexions sur l'Etat hégélien	145
Nicolas GRIMALDI : La bourgeoisie chez Marx ou la régence de l'histoire	167
Tom ROCKMORE : Sur le néo-marxisme : Sartre et Habermas	183
Paulette CARRIVE : Une lettre d'Adam Smith. Tableau de la culture en Europe en 1755 ; Mandeville et Rousseau	203
François JACOUES : L'œuvre de Quine : perspectives sur un réseau	215
Analyses et comptes rendus	239
La vie philosophique	253

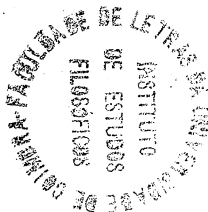
et par sa tendance reconstructionniste et par le rapprochement qu'il opère entre marxisme et philosophie. Est-ce que le néo-marxisme est une forme légitime du marxisme ? A mon avis, c'est là une question dépourvue de sens, car est marxiste qui veut. Il n'y a donc pas de marxismes imaginaires. Mais il y a bien entendu des marxismes plus ou moins intelligents, à cause des ressources mêmes de la théorie proposée. En plus, quand il s'agit de Marx, si on est parfois en mesure de montrer qu'une interprétation de sa pensée est fautive, en revanche, il n'y a pas et ne peut y avoir d'interprétation correcte. En fait, c'est un signe de la richesse de la pensée marxienne qu'elle permette tant d'interprétations. Car on est loin d'avoir épuisé la théorie de Marx. Et si je me suis opposé à l'idée même d'une reconstruction théorique, et *a fortiori* à la reconstruction de la position de Marx, cela ne signifie pas que je ne crois pas à l'adaptation continue et nécessaire de chaque théorie qui retient un lien vivant avec la société. Au contraire, je suis d'accord avec Sartre quand, au sujet d'une philosophie vivante, il écrit : « ... elle s'y adapte d'elle-même à travers mille initiatives, mille recherches particulières, car elle ne fait qu'un avec le mouvement de la société »²⁶.

Tom ROCKMORE,
Yale University, Université de Nice.

UNE LETTRE D'ADAM SMITH : TABLEAU DE LA CULTURE EN EUROPE EN 1755 ; MANDEVILLE ET ROUSSEAU

Cette lettre d'A. Smith a paru anonymement à la fin du second et dernier numéro de l'*Edinburgh Review* (pp. 63-79), daté « de juillet 1755 à janvier 1756 », et paru en mars 1756. A. Smith fut non seulement le collaborateur le plus notable, mais aussi un des promoteurs de cette revue éphémère¹, qui devait être publiée tous les six mois, et qui, comme l'indique le sous-titre, devait offrir aux lecteurs « un compte rendu de tous les livres et pamphlets qui ont été publiés en Ecosse² du 1^{er} janvier au 1^{er} juillet 1755 (puis pour le deuxième numéro de juillet à janvier 1756). A chaque numéro sera ajouté un appendice dominant un compte rendu des livres publiés en Angleterre et dans les autres pays qui seront le plus dignes d'être mentionnés (par W. Robertson, A. Smith, etc.) ». L'éditeur était Alexandre Wedderburn, plus tard Lord Grand Chancelier d'Angleterre. La contribution d'A. Smith, en plus de cette lettre, consiste en une critique du *Dictionnaire* de S. Johnson, paru dans le n° 1, critique qu'il illustre en rédigeant la définition des mots « esprit » et « humour » (*wit* et *humour*). L'invitation que fait A. Smith, dans la lettre dont je propose une traduction, d'élargir l'horizon de la *Review* ne fut pas suivie d'effet; elle disparut en effet de façon soudaine et prématurée, sans doute parce que les éditeurs ont reculé devant le bruit et l'agitation que susciterait leur critique pourtant bien anodine des théologiens fanatiques. Sir James Mackintosh réédita en 1818 ces deux numéros de l'*Edinburgh Review*³. En 1802, avait été fondée avec le même nom une revue plus durable, trimestrielle, elle, *Edinburgh Review*, or *Critical Journal*, qui parut jusqu'en 1929.

1. Cf. de John RAE, *Life of Adam Smith* (1895), pp. 120-129, réimprimé avec une introduction de Jacob Viner, 1965.
2. On peut remarquer qu'elle ignore les écrits de HUME, et par exemple son *Histoire des Sciences* publiée à la fin de 1754 et cela pour des raisons de prudence théologique.
3. Il indique entre crochets le nom d'Adam Smith à la fin de la lettre.



On peut aussi trouver le texte de cette lettre dans l'édition de J. R. Lindgren, *The Early Writings of A. Smith*, New York, 1967.

Le lecteur ne peut qu'être stupéfait de la rapidité avec laquelle les œuvres parues sur le continent étaient connues dans la lointaine Ecosse : témoin la lettre citée ici de Voltaire à Rousseau, datée du 30 août 1755, à l'occasion de la parution du *Discours sur l'origine de l'inégalité* (...). Le lecteur sera surpris aussi de l'importance qu'A. Smith attribue à Mandeville, et peut-être choqué de la confrontation qu'il propose entre la *Fable des Abeilles* et *Le Discours sur l'origine de l'inégalité*, cette seconde œuvre étant considérée comme une sublimation et un travestissement hypocrites et rhétoriques de la première. La comparaison qu'établit Adam Smith est une source d'une étude contemporaine de Malcolm Jack : « One State of Nature : Mandeville et Rousseau », *Journal of History of Ideas*, 1978. Non certes qu'A. Smith approuve ce « libertin de Mandeville » ; la *Théorie des sentiments moraux* le classe parmi les représentants des morales licencieuses (part. VII, sect. II, chap. 4) ; mais il n'a pas pu être insensible à la lucidité intrinsèque de l'auteur de la *Fable*.

Le lecteur appréciera enfin la typologie des cultures et des mentalités qu'A. Smith propose dans ce texte ; l'Italie, l'Espagne, l'Allemagne, la Russie sont évincées, et ne demeurent en face que les deux grandes rivales, l'Angleterre et la France, la France de l'*Encyclopédie* et celle de Voltaire, visiblement fascinant, qui a éclipsé celle de Descartes.

Traduction ; lettre aux auteurs de l'Edinburgh Review *

MESSEURS,

J'ai plaisir à voir qu'une œuvre d'une utilité aussi générale que celle que vous avez entreprise sera probablement aussi bien accomplie dans notre pays. Je crains cependant que vous ne découvriez qu'il est impossible de la maintenir avec quelque ardeur tant que vous vous en tiendrez presque entièrement à un compte rendu des livres publiés en Ecosse. Notre pays, qui ne fait que commencer à vouloir faire figure dans le monde savant, produit jusqu'à présent si peu d'œuvres de renommée qu'il n'est guère possible qu'un journal qui se consacre principalement à la critique de celles-ci intéresse le public longtemps. Le ridicule singulier de quelques compositions que vous avez si bien décrit dans votre premier numéro peut divertir vos lecteurs une fois ; mais aucune éloquence ne pourrait maintenir un journal qui consisterait principalement en comptes rendus de pareilles compositions.

C'est pour cette raison que j'entreprends, au nom de plusieurs de vos lecteurs, de vous proposer ceci : élargir votre projet ; continuer

à prêter attention avec la même politesse et la même impartialité à toute production écossaise d'une qualité acceptable ; mais adopter en ce qui concerne l'Europe en général la même conduite que celle que vous avez suivie à l'égard de l'Angleterre, n'examinant que les ouvrages qui ne parviendront peut-être pas à la postérité la plus reculée mais qui ont cependant quelque chance qu'on se souvienne d'eux pendant les trente ou quarante prochaines années et qui paraissent ajouter pendant ce temps quelque chose à la réserve de divertissements littéraires dont le monde est à présent pourvu. Vous serez ainsi à même d'encourager comme il convient les efforts que notre pays semble devoir faire pour acquérir de la réputation dans le monde savant, ce qui était, j'imagine, le but généreux de votre entreprise ; et vous rendrez un bien plus grand service au public en lui rendant compte des livres qui méritent sa considération, qu'en remplissant votre journal de toutes les insignifiantes nouvelles du jour, alors que moins d'une sur cent à quelque chance qu'on en parle encore quinze jours après la publication de l'œuvre qui en a été l'occasion.

Qu'on ne croie pas que cette entreprise soit aussi laborieuse qu'on pourrait l'imaginer au premier abord. Car bien que le savoir soit cultivé plus ou moins dans presque toutes les parties de l'Europe, ce n'est qu'en France et en Angleterre qu'il est cultivé avec un succès et un éclat tels qu'ils appellent l'attention des nations étrangères. En Italie, le pays où il commença à renaître, il est presque totalement éteint. En Espagne, le pays dans lequel, après l'Italie, apparurent les premières lueurs du génie moderne, il est entièrement éteint. Même l'art de l'imprimerie semble avoir été à peu près négligé dans ces deux pays, parce que, je suppose, la demande de livres y était faible : et bien qu'il soit réapparu récemment en Italie, les éditions coûteuses des classiques italiens qui y ont été publiées sont manifestement destinées aux bibliothèques des princes et des monastères, et non à répondre à la demande des personnes privées. Les Allemands n'ont jamais cultivé leur propre langue, et quand les savants s'habituent à penser et à écrire dans une langue qui n'est pas la leur, il n'est guère possible qu'ils pensent ou écrivent sur des questions délicates ou subtiles, avec bonheur et précision. En médecine, en chimie, en astronomie et en mathématiques, sciences qui ne demandent qu'un jugement clair joint à du travail et de l'application, sans requérir beaucoup de ce qu'on appelle goût ou génie, les Allemands ont réussi et réussissent encore. Assurément les travaux des académies, tant en Allemagne qu'en Italie, et même en Russie, sont partout l'objet de quelque curiosité ; mais il est rare que l'on s'informe des travaux d'un particulier hors de son propre pays. Au contraire, on s'informe plus à l'étranger des travaux de nombreux particuliers aussi bien de France que d'Angleterre que des travaux d'aucune de leurs académies.

Si nous pouvons émettre un jugement général concernant le mérite littéraire de ces deux grands rivaux en matière de savoir, de commerce,

4. Sur ce problème je me permets de renvoyer à ma thèse à paraître à l'Université de Lille, *La philosophie des passions chez Bernard Mandeville*, pp. 92-95.

de gouvernement et de guerre, ce sera ceci : l'imagination, le génie et l'invention semblent être les talents des Anglais; le goût, le jugement, le sens de la convenance et l'ordre, ceux des Français. Chez les anciens poètes anglais, Shakespeare⁵, Spenser et Milton, il apparaît souvent, au milieu de quelques irrégularités et de quelques outrances, une puissance d'imagination si vaste, si gigantesque et si surnaturelle, qu'elle remplit le lecteur étonné et bouleversé d'une admiration pour leur génie qui lui fait mépriser comme mesquine et insignifiante toute critique sur les inégalités de leurs écrits. Chez les grands écrivains français, on rencontre plus rarement de tels traits de génie; mais, à la place, un juste arrangement, une convenance et une bienséance exactes, jointes à une élégance calculée et égale dans le sentiment et le style, qui, si elle ne frappe pas le cœur comme ces éclairs violents et passagers de l'imagination, ne révolte jamais le jugement par quoi que ce soit d'absurde ou de forcé, et ne fatigue jamais l'attention par aucun dérèglement choquant dans le style ou par aucun manque de liaison dans la méthode, mais entretient l'esprit par une succession d'objets agréables, intéressants et reliés les uns aux autres.

Dans la philosophie naturelle, science qui a été dans les temps modernes cultivée avec le plus de succès, presque toutes les grandes découvertes qui ne sont pas venues d'Italie et d'Allemagne ont été faites en Angleterre. La France n'a guère produit quoi que ce soit de très important dans ce domaine. Quand cette science commença à renaitre en Europe c'est un système chimérique, un système ingénieux et élégant bien qu'erroné qui fut généralement adopté dans ce pays-là; et nous ne pouvons raisonnablement nous en étonner. On peut dire à juste titre de la philosophie cartésienne, maintenant qu'elle est presque universellement discréditée, que par la simplicité, la précision et la clarté de ses principes et de ses conclusions, elle avait sur le système péripatéticien la même supériorité que la philosophie newtonienne a sur elle. Une philosophie qui, dès sa première apparition, avait tant d'avantages sur le système rival fut considérée par les Français avec une prédilection et une admiration particulières quand ils la regardaient comme la production de leur compatriote, dont le renom ajoutait une gloire nouvelle à leur nation; et leur attachement à ce système semble avoir retardé et entravé le progrès réel de la science de la nature chez eux. Cependant, ils semblent maintenant être assez généralement libérés de l'enchantement de cette philosophie trompeuse et c'est avec plaisir que je remarque que dans la nouvelle *Encyclopédie* française les idées de Bacon, de Boyle et de Newton sont exposées avec cet ordre, cette clarté et cet excellent jugement qui caractérisent tous les grands écrivains de cette nation. Comme, depuis l'Union, nous sommes enclins à nous considérer en quelque mesure comme les compatriotes de ces grands hommes, cela

flatta ma vanité de Britannique de voir la supériorité de la philosophie anglaise ainsi reconnue par la nation rivale. Les deux principaux auteurs de cette vaste collection d'écrits de toutes sortes, M. Diderot et M. Aembert, expriment partout leur amour extrême pour la science et le savoir de l'Angleterre, et insèrent dans leur ouvrage les découvertes et les observations non seulement des philosophes de renom que je viens de mentionner, mais de nombreux écrivains anglais de moindre importance, dont le nom est maintenant presque inconnu et dont les œuvres sont depuis longtemps négligées dans leur propre pays. J'ai en même temps été humilié de constater que la postérité et l'étranger seront plus probablement informés de la philosophie anglaise par les écrits des autres que par ceux des Anglais eux-mêmes. Cela semble être un don particulier aux Français que de disposer tous les sujets avec cet ordre simple et naturel qui entraîne avec lui sans le moindre effort l'attention. Les Anglais semblent s'être consacrés entièrement à l'invention, et avoir dédaigné la tâche plus humble mais non moins utile de disposer et d'ordonner leurs découvertes, et de les exprimer de la manière la plus simple et la plus naturelle. Non seulement, il n'y a pas de système acceptable de philosophie naturelle en langue anglaise, mais il n'y a même pas de système acceptable de quelque une de ses parties. Les traités latins de Kellie⁶ et de Gregory⁷, deux Écossais, sur les principes de la mécanique, et sur ceux de l'astronomie, peuvent être considérés comme les meilleures productions de ce genre qui aient été écrites par un habitant de Grande-Bretagne, bien qu'ils soient à beaucoup d'égards confus, inexacts et superficiels. Dans *L'optique* du Dr Smith⁸, toutes les grandes découvertes qui avaient été faites auparavant dans cette science sont consignées fort au complet, accompagnées de nombreuses et fort importantes corrections et améliorations faites par lui-même. Mais, si du point de vue de la connaissance de la science qu'il professe, il se montre très supérieur aux deux Écossais mentionnés plus haut, il est inférieur même à ceux-là, qui sont loin d'être parfaits, par l'ordre et la disposition de son ouvrage. J'espère qu'on n'imputera pas à quelque motif mesquin que je mentionne ce défaut qui, dans ces matières, n'est pas de la plus grande importance, et que lui-même serait prêt, j'imagine, à reconnaître; car, pour ses connaissances et ses capacités, j'ai la plus haute estime, son livre a toutes les autres qualités propres à la faire apprécier, et il est lui-même, avec

6. John KELLIE (1671-1721), mathématicien et astronome, élève de David Gregory; il est l'auteur de *Introductio ad Veram Physicam* (1701), d'éditions latines d'Euclide et de notions de trigonométrie (1715), de *Introductio ad Veram Astronomiam* (1718); il écrivit aussi en anglais un examen de la théorie de la terre de Th. Burnet (1698); dans la querelle Leibnitz-Newton sur la paternité du calcul des fluxions, il prend parti pour Newton (1708). Membre de la Société royale de Londres en 1701.

7. David GREGORY (1661-1708), astronome et mathématicien, publiâ *Astronomiæ Physiæ et Geometriæ Elementa*, le premier manuel sur les principes de la gravitation en 1702, et une édition d'Euclide. Membre de la Société royale en 1692.

8. Robert SMITH (1689-1768), mathématicien, écrivit *Optics* en 1738 et *Harmonics* en 1749.

le Dr Bradley⁹, à peu près la seule personne qui reste actuellement en Angleterre pour nous rappeler leurs illustres prédécesseurs. Le monde savant a été grandement instruit par les travaux et l'ingéniosité de ces deux hommes, et j'oserais dire qu'il l'aurait été beaucoup plus si dans leur propre pays ils avaient rencontré davantage de rivaux et de juges. Mais les Anglais de l'époque actuelle, désespérant peut-être de surpasser les inventions ou d'égalier le renom de leurs ancêtres, ont dédaigné de tenir la seconde place dans une science où ils ne pouvaient pas arriver à la première, et semblent en avoir complètement abandonné l'étude.

L'ouvrage français que je viens de mentionner promet d'être le plus complet de cette espèce qui ait jamais été publié ou tenté dans aucune langue. Il consistera en nombreux volumes in-folio, illustrés de plus de six cents planches en deux volumes à part. Il y a plus de vingt personnes qui y sont occupées, toutes très éminentes dans leurs diverses professions, et beaucoup d'entre elles déjà connues à l'étranger par les œuvres de valeur qu'elles ont publiées, en particulier M. Alembert, M. Diderot, M. Daubenton, M. Rousseau de Genève, M. Formey, secrétaire de l'Académie de Berlin, et beaucoup d'autres. Dans le discours préliminaire, M. Alembert expose l'enchaînement des différents arts et des sciences, leur généalogie et leur filiation, comme il l'appelle¹⁰, lequel, à quelques modifications et corrections près, est à peu près le même que celui de Lord Bacon. Dans le corps de l'ouvrage, on indique constamment à quel art ou à quelle science, et à quelle branche de cet art ou de cette science, chaque article donné se rattache. Dans les articles eux-mêmes, le lecteur ne trouvera pas, comme dans d'autres ouvrages du même genre, un résumé aride de ce qui est communément connu de ceux qui s'adonnent de la façon la plus superficielle à une science, mais un examen complet, raisonné et même critique de chaque sujet. Rien pour ainsi dire ne semble avoir été oublié. Non seulement les mathématiques, la philosophie naturelle et l'histoire naturelle qui communément remplissent la plus grande partie des ouvrages de ce genre sont complètement traitées; mais tous les arts mécaniques sont complètement décrits, ainsi que plusieurs machines dont ils font usage. La théologie, la morale, la métaphysique, l'art de la critique, l'histoire de la littérature, la philosophie, l'histoire des écrits touchant les sectes, les opinions et les systèmes de toutes sortes, les principales doctrines de la jurisprudence ancienne et moderne, bien plus, toutes les subtilités les plus délicates de la grammaire sont expliquées dans un détail qui est tout à fait surprenant. Il y a un petit nombre d'hommes tellement versés

dans la science qu'ils ont particulièrement étudiée qu'ils ne trouveront pas en cet ouvrage, même en ce qui la concerne quelque chose qui les instruirait et les intéressera en même temps; et en ce qui concerne toutes les autres, ils manqueront rarement de trouver tous les renseignements qu'ils pourraient désirer. Il promet vraiment d'être sous tous les rapports digne de ce magnifique éloge que M. Voltaire lui décerne quand, dans la conclusion de la revue¹¹ qu'il fait des artistes qui vivaient à l'époque de Louis XIV, il nous dit : « Le siècle passé a mis celui où nous sommes en état de rassembler en un corps, et de transmettre à la postérité le dépôt de toutes les sciences et de tous les arts, tous poussés aussi loin que l'industrie humaine a pu aller »; et c'est à quoi », continue-t-il, « a travaillé une société de savants remplis d'esprit et de lumière. Cet ouvrage immense et immortel semble accuser la brièveté de la vie des hommes ».

Cet ouvrage qui a été fâcheusement interrompu plusieurs fois à cause de quelque inquiétude du gouvernement civil ou ecclésiastique de la France, alors cependant qu'à aucun des deux les auteurs ne semblent avoir donné aucune légitime occasion de suspicion, n'est pas encore achevé. Les volumes qui sont encore à publier mériteront, à mesure qu'ils paraîtront, d'être l'objet d'une attention particulière dans vos prochaines analyses périodiques. On remarquera que, bien qu'aucun des auteurs rassemblés ici ne se révèle médiocre ou indigne, ils ne sont cependant pas tous égaux; que le style de quelques-uns est plus déclamatoire qu'il ne convient à un dictionnaire, genre où non seulement la déclamation, mais toute écriture lâche est, plus que partout ailleurs, déplacée; qu'il apparaît aussi qu'on y a inséré quelques articles qu'on aurait pu omettre, et dont l'insertion ne peut servir qu'à jeter du ridicule sur un ouvrage destiné à propager tout ce qu'il y a d'utile dans les connaissances. L'article « Amour »¹², par exemple, servira peu à l'éducation du lecteur qu'il soit savant ou ignorant, et on serait en droit de penser qu'il aurait pu être omis, même dans une Encyclopédie de tous les arts, sciences et métiers. Cependant ces reproches ne portent que sur un petit nombre d'articles, et des articles sans grande importance. Le reste de l'ouvrage peut donner occasion à beaucoup d'autres observations de plus grande conséquence sur l'honnêteté ou la partialité avec laquelle ils exposent les différents systèmes de philosophie ou de théologie, ancienne ou moderne, la justesse de leur critique des auteurs connus de leur pays et de l'étranger, la façon dont ils ont plus ou moins bien respecté ou négligé une juste proportion entre la longueur de chaque article et l'importance de la matière qui y est contenue, et l'opportunité

9. James BRADLEY (1693-1762), astronome et théologien qui publia devant la Société royale la découverte de la nutation de l'axe terrestre en 1748. Il fit aussi des découvertes sur les « aberrations de la lumière ». Membre de la Société royale en 1718.

10. Dans la deuxième page du *Discours préliminaire*, où d'Alembert écrit : « (...) qu'on nous permette ce terme, la généalogie et la filiation de nos connaissances ».

11. A la fin du *Siècle de Louis XIV*, dans la « Liste raisonnée (...) ». Je signale dans l'édition de Lindgren de cette lettre de Smith une faute d'impression : il écrit « artiste » au singulier. Il y a dans l'original une coquille amusante : « Louis the Fourteenth » (« Louis aux quatre dents »).

12. Par l'abbé Yvon, célèbre surtout par l'*Apoloogie de M. l'Abbé de Prades* (dont la troisième partie est de DIDEROT) et par ses *Lettres à Rousseau* (1763).

qu'il y a à l'exposer dans un ouvrage de ce genre, ainsi que beaucoup d'autres observations du même ordre.

Et ce n'est pas la seule grande collection de science et de littérature actuellement en cours dans ce pays et qui mérite l'attention des nations étrangères. La description du cabinet du Roi qui promet de contenir un système complet d'histoire naturelle est un ouvrage d'une étendue presque égale. Elle fut commencée sur l'ordre d'un ministre que la France souhaite depuis longtemps voir rétabli dans la direction de la Marine, et toute l'Europe dans celle des sciences, le comte de Maurepas. Elle est accomplie par deux personnes du mérite le plus universellement reconnu, M. Buffon et M. Daubenton¹³. Une petite partie de cet ouvrage seulement est déjà publiée. La partie rationnelle et philosophique concernant la formation des plantes, la génération des animaux, la formation des fœtus, le développement des sens, etc., est de M. Buffon. A vrai dire, le système de cet auteur, peut-on penser, est presque entièrement hypothétique; et en ce qui concerne les causes de la génération, il est tel qu'il n'est guère possible de s'en faire une idée très précise. On doit reconnaître, cependant, qu'il est exposé avec une éloquence agréable, substantielle et naturelle, et qu'il l'a corroboré et relié avec de nombreuses observations et expériences singulières et curieuses de son cru. La netteté, la clarté et la justesse de toutes les descriptions de M. Daubenton apparaissent ne devoir laisser aucune place à la critique sur cette partie qui lui est due, laquelle, bien qu'elle soit la moins pompeuse, est de loin la plus importante de l'ouvrage.

Aucune science en vérité ne semble être l'objet d'une attention plus vive en France que l'histoire naturelle. La clarté dans la description et la justesse dans la disposition constituent une partie importante du mérite d'un naturaliste; et cette étude convient peut-être particulièrement pour cette raison au génie de cette nation. Dans l'histoire des insectes de M. Réaumur¹⁴, vos lecteurs trouvent ces deux qualités à leur plus haut degré de perfection aussi bien que l'observation la plus attentive jointe aux dispositifs les plus ingénieux pour examiner dans l'économie et l'organisation de ces petits animaux des points dont on aurait cru que jamais il n'aurait pu les mettre au jour. Ceux qui le trouvent ennuyeux n'ont jamais pénétré avec méthode dans cet ouvrage, mais se sont contentés d'en feuilleter certaines parties. Si humble qu'apparaisse le

13. L'histoire naturelle de Buffon, préparée dès 1740, eut d'abord pour titre *Histoire naturelle, générale et particulière, avec la description du cabinet du Roi*; la publication de ses trente-six volumes dura de 1749 à 1789. DAUBENTON collabora pour les descriptions anatomiques aux douze volumes sur les *Quadrupèdes*.

14. Les *Mémoires pour servir à l'histoire des insectes*, de Réaumur, comportent six volumes in-4^o, publiés de 1734 à 1742. Un tome 7 des *Mémoires* paraît en 1928, constitué des manuscrits de Réaumur sur l'histoire des fourmis et l'histoire des scarabées; le premier de ces ouvrages avait déjà paru en anglais, avec le texte français, en 1926, à New York et Londres. Dès 1744, l'histoire naturelle des abeilles avait été traduite en anglais, ainsi que, dès 1750, *L'art de faire l'âne (...)* en toute saison des oiseaux domestiques (original en 1749).

sujet, il force inmanquablement notre attention, et nous le suivons dans toutes ses observations et ses expériences avec la même curiosité naïve et le même plaisir candide qu'il a visiblement mis à les faire. Vos lecteurs seront surpris de découvrir que cet auteur, au milieu de bien d'autres études et occupations laborieuses, alors qu'il composait, et cela à partir de ses propres expériences, de nombreux autres ouvrages curieux et précieux, a pu trouver le temps de remplir huit volumes in-quarto de ses propres observations sur ce sujet, sans avoir une seule fois recours à la vaine parade de l'érudition et des citations. Ces ouvrages et tous les autres du même genre qui, ou bien apparaissent ajouter quelque chose au trésor commun des observations, si je puis ainsi m'exprimer, ou qui rassemblent plus complètement ou arrangent en un ordre meilleur les observations qui ont déjà été faites, le public sera heureux de se les voir signaler dans votre *Revue* périodique, et sera attentif à la critique que vous ferez des défauts et des perfections de ce qui mérite tant d'être objet de critique en général. Comme les travaux de toutes les académies dans les différentes parties de l'Europe sont l'objet d'une curiosité à peu près universelle, bien qu'il soit impossible que vous rendiez compte de tout ce qui s'y trouve, il ne sera pas très difficile de signaler quels sont les progrès et les observations les plus considérables que ces sociétés ont communiqués au public pendant les six mois qui précèdent la publication de chaque *Revue*.

Le génie original et inventif des Anglais ne s'est pas seulement révélé dans la philosophie naturelle, mais aussi dans la morale, la métaphysique et une partie des sciences abstraites. Tous les essais qui ont été faits dans les temps modernes pour faire progresser cette philosophie chicanière et chétive au-delà de ce que les anciens nous ont laissé ont eu lieu en Angleterre. Les *Méthodes* de Des Cartes exceptées, je ne connais rien en français qui vise à l'originalité en ces matières; car la philosophie de M. Régis aussi bien que celle du Père Malebranche ne sont que des raffinements sur les *Méthodes* de Des Cartes. Mais M. Hobbes, M. Lock et le Dr Mandeville¹⁵, Lord Shaftsbury, le Dr Butler, le Dr Clarke et M. Hutcheson¹⁶ ont, tous tant qu'ils sont, selon leurs systèmes différents et incompatibles, au moins essayé d'être dans une certaine mesure originaux, et d'ajouter quelque chose à ce trésor d'observations dont le monde avait déjà été pourvu avant eux. Cette branche de la philosophie anglaise,

15. Cette graphie du nom de Mandeville, qu'A. Smith ne reprend pas dans la suite de la lettre, n'est peut-être pas sans insolence (« homme-diable »); de nombreux contemporains l'ont utilisée, Swift, Fielding, J. W. Newman par exemple. Le titre « Dr » rappelle que Mandeville était de son métier médecin, spécialiste des maladies nerveuses. Pour Joseph Butler (1692-1752), auteur de la célèbre *Analogy of Religion, Natural and Revealed to the Constitution and Course of Nature* (1736), cette mention signifie « docteur en droit civil » et pour Samuel Clarke (1675-1729) « docteur en théologie ».

16. On peut remarquer que cette liste est à peu près la même que celle que donne Hume des maîtres de « l'anatomie » de la nature humaine (*Traité de la nature humaine*, 60; *Abbrégé*, 40; Aublet).

qui semble maintenant entièrement négligée par les Anglais eux-mêmes, s'est récemment transportée en France. J'en observe des traces non seulement dans l'*Encyclopédie*, mais aussi dans la *Théorie des sentiments agréables* de M. de Pouilly, ouvrage original sous bien des rapports, et surtout dans le récent *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes* de M. Rousseau de Genève.

Quiconque lira ce dernier ouvrage avec attention observera que le second volume de la *Fable des abeilles* a été l'occasion du système de Rousseau, chez qui cependant les principes de l'auteur anglais sont adoucis, embellis et dépouillés de ce qui tendait à la corruption et à la licence, et qui les déshonorait chez leur inventeur. Le Dr Mandeville représente l'état primitif de l'humanité comme le plus pitoyable et le plus misérable qui se puisse imaginer : M. Rousseau, au contraire, le peint comme le plus heureux et celui qui convient le mieux à sa nature. Tous les deux cependant supposent qu'il n'existe dans l'homme nul puissant instinct qui le détermine nécessairement à rechercher la société pour elle-même : mais selon l'un, la misère de son état originel l'a contraint à avoir recours à ce remède par ailleurs désagréable; selon l'autre, quelques accidents malheureux qui avaient donné naissance aux passions dénaturées de l'ambition et du vain désir de supériorité, passions auxquelles il était auparavant étranger, ont produit le même effet fatal. Tous les deux supposent le même progrès lent et le même développement graduel de tous les talents, les habitudes et les arts qui rendent les hommes aptes à vivre ensemble en société, et ils décrivent tous les deux ce progrès de manière assez semblable. Selon eux deux, ces lois de justice, qui maintiennent l'inégalité actuelle parmi les hommes, furent à l'origine l'invention des rusés et des puissants, dont le but était de maintenir ou d'acquiescer une supériorité contre nature et injuste sur le reste de leurs semblables. M. Rousseau, cependant, adresse certaines critiques au Dr Mandeville : il observe que la *piété*, le seul principe aimable dont l'auteur accorde qu'il soit naturel à l'homme, est capable de produire toutes les vertus auxquelles le Dr Mandeville dénie la réalité. M. Rousseau en même temps semble penser que ce principe n'est pas en lui-même un vertu, mais que les sauvages et les plus débauchés du vulgaire en sont pourvus à un plus haut degré de perfection que les hommes dont les mœurs sont les plus policées et les plus raffinées; en quoi il est en parfait accord avec l'auteur anglais.

La vie d'un sauvage, quand nous la regardons à distance, semble une vie faite soit d'indolence profonde, soit de grandes et étonnantes aventures; et ces deux caractères en rendent la description agréable à l'im-

17. Cet ouvrage, qui date de 1747, se réclame de la morale d'Epicure. Jean Lévesque de Pouilly (1691-1750), membre de l'Académie des Inscriptions, fut le correspondant de Fontenelle, Voltaire, Bolingbroke.

18. Cf. *La Philosophie des Passions chez Bernard Mandeville*, p. 104-108, 130-131, 136, 139, 157, 178, 186, 204, etc.

gination. La passion de tous les jeunes gens pour la poésie pastorale, qui décrit les divertissements de la vie indolente des bergers, et pour les livres de chevalerie et les romans, qui décrivent les aventures les plus dangereuses et les plus extravagantes, est l'effet de ce goût naturel pour ces deux aspects en apparence contradictoires. Dans les descriptions des mœurs des sauvages, nous nous attendons à les rencontrer tous deux; et aucun auteur n'a jamais entrepris de traiter ce sujet sans exciter la curiosité publique. M. Rousseau qui veut peindre la vie sauvage comme la plus heureuse qui soit, n'en présente au regard que le côté indolent, qu'il montre en vérité sous les couleurs les plus belles et les plus agréables, dans un style qui, bien que recherché et d'une élégance voulue, est toujours suffisamment énergique, et quelquefois sublime et pathétique. C'est grâce à ce style, joint à quelque chimie philosophique, que les principes et les idées du libertain Mandeville paraissent chez lui avoir toute la pureté et le sublime de la morale de Platon, et n'être que le véritable esprit d'un républicain poussé à l'excès. Son ouvrage se divise en deux parties : dans la première, il décrit l'humanité dans son état de solitude; dans la seconde, les commencements et le progrès graduel de la société. Il serait inutile de donner une analyse de l'une ou de l'autre; car aucune analyse ne pourrait donner une idée juste d'un ouvrage qui consiste presque entièrement en rhétorique et en descriptions. C'est pourquoi je vais essayer de proposer à vos lecteurs un échantillon de son éloquence en traduisant un ou deux brèves passages.

[A. Smith traduit, de façon très minutieuse, dans la deuxième partie, le § 19 : « Tant que les hommes... moissons », *Piétade*, p. 171; puis le § 27 : « Voilà donc nos facultés développées... inégalité naissante », p. 174; puis dans le § 57 : « L'homme sauvage et l'homme policé... plaisir sans bonheur », p. 192.]

J'ajouterai seulement que la dédicace à la république¹⁹ de Genève, dont M. Rousseau a l'honneur d'être citoyen, est un panégyrique attrayant, animé, et, je crois en outre, juste; et il exprime cette esime ardente et passionnée qu'il convient qu'un bon citoyen éprouve pour le gouvernement de son pays et l'esprit de ses compatriotes.

Mon intention n'est pas, vous pouvez en être sûr, de vous cantonner à rendre compte des œuvres philosophiques publiées dans notre pays ou à l'étranger. Bien que les poètes de l'époque actuelle semblent être en général inférieurs à ceux de la précédente, il ne manque cependant pas de poètes qui, en Angleterre, en France et même en Italie, représentent sans démentir leurs prédécesseurs plus célèbres. Les œuvres de Métastase sont estimées dans toute l'Europe; et M. Voltaire, peut-être le génie le plus universel que la France ait jamais produit, est reconnu, dans à peu

19. Sur les sympathies républicaines d'A. Smith, cf. John Rae, *The Life of A. Smith*, p. 124. Dans *La richesse des nations* (liv. V, chap. II, p. 11, art. IV), il dira que « la forme républicaine de gouvernement semble être le principal support de la grandeur présente de la Hollande ».

près tous les genres décrits, presque l'égal des plus grands auteurs de l'époque précédente, eux qui se consacraient principalement à un seul genre. Le génie original et inventif de cet auteur n'est jamais apparu de façon plus éclatante que dans sa dernière tragédie, *L'orphelin de la Chine*²⁰. Il est à la fois agréable et surprenant d'observer comment l'atrocité, si je peux dire, de la vertu des Chinois, et la rudesse de la barbarie des Tartares sont introduites sur la scène française, sans violer ces exactes bienséances dont cette nation juge de façon si délicate et scrupuleuse. Dans une lettre à M. Rousseau²¹ de Genève, il nie que l'histoire de la dernière guerre²² qui a été publiée sous son nom en Hollande doive être considérée comme son œuvre dans l'état où elle a été imprimée. On y trouve en effet un grand nombre de très grossiers travestissements concernant le rôle de la Grande-Bretagne dans la dernière guerre, dont M. Voltaire, puisqu'elle fut publiée sans son consentement, n'est pas responsable, et qui seront certainement corrigés dans la première édition authentique qui sera publiée avec le consentement de l'auteur.

J'ai l'honneur d'être, etc.

Paulette CARRIÈRE.

20. De 1755.

21. C'est la célèbre lettre du 30 août 1755 (cf. *Correspondance*, éd. BÉSTERMANN, t. IV, Pléiade, 1978). VOLTERRA, qui exprime son ironie à propos du *Discours sur l'origine* (...) de l'*inégalité*, convient que les belles-lettres et les sciences causent parfois du mal, et donne en exemple les persécutions dont il est victime. Il faut distinguer deux griefs qu'A. Smith semble confondre. Voltaire se plaint, d'une part, qu'une *Histoire universelle* ait été publiée sous son nom (en 1753; Jean Neaulme est le libraire responsable de cette imposture) et, d'autre part, qu'on ait volé et vendu à un libraire (Prieur) des manuscrits qu'il avait rassemblés en vue de l'*Histoire de la guerre de 1741* et confusés au compte d'Argenson. Voltaire travailla à cet ouvrage de 1745 à 1752. Il fut publié en effet à Paris, Amsterdam, Rouen et Londres, sans son autorisation en 1755 et 1756. VOLTERRA écrit à l'Académie une lettre de désaveu, le 21 décembre 1755. En 1756, il ajoutera des notes à l'édition Cranet du *Siècle de Louis XIV*, pour relever « les mensonges qui déshonoraient ce beau siècle ». En 1768, il publie une nouvelle édition du *Siècle de Louis XIV* suivi du *Précis du Siècle de Louis XV*, qui intègre de nombreux morceaux de l'*Histoire de la guerre de 1741* (cf. l'édition de cet ouvrage par Jacques MAURENS, Garnier, 1971, et les *Œuvres historiques* de VOLTERRA, éd. René POMÉAU, La Pléiade, 1957).

22. La Guerre de succession d'Autriche (1740-1748) terminée par la paix d'Aix-la-Chapelle.